PIERRE MARCEL MONTMORY

VOYAGE SOLITAIRE

La muse jamais ne dort,
L'amour jamais mort.

ROMAN PARLÉ

www.poesielavie.com

Avertissement ;

Ce texte n'est point fait pour être accompagné de musique. La seule musique que l'on y entend est celle de la voix de celui qui parle.

Ce texte n'est point écrit en vers mais en paroles. Les vers sont mangés par le parleur qui a fixé ici sa partition pour se répéter.

Il faut que ce soit le dit qui emporte toute vanité. Comme il faut vivre pour comprendre.

Que le verre soit plein du buveur mais que la coupe ne déborde. C'est assez de lignes écrites qui se bornent.

Tant n'est point qui suffit trop. Il est dur d'avoir faim quand tout le monde mange.

Vous voilà avertis.

L'auteur délivré,

Pierre Marcel Montmory

VOYAGE SOLITAIRE

Roman parlé

de

Pierre Marcel MONTMORY

Sculpture de **Nizar Ali Badr** / Jabal Safoon / Syria Lattakia

www.poesielavie.com

Pierre Marcel Montmory Éditeur

ISBN 978-2-924985-31-1

Couverture : « Le poète et les neuf muses »

Nizar Ali BADR, sculpteur de Lattaquié

LE DERNIER VOYAGE D'UN TROUVEUR

Je me remémore mes ancêtres trouveurs qui arpentaient la Terre d'un quartier à l'autre et portaient parole à leurs gens pour en faire des pays.

Ces poètes chantaient parfois quand le sentiment profond vibrait dans leur corps fait poème, et ils s'offraient en dons comme la nourriture fraîche des travaux et des jours.

Ce dernier voyage du trouveur - quand sa voix s'est tue au bout de son souffle, me rappelle à mes chemins, et je continue, ma marche, reposé par ses dernières paroles – ses paroles qui suivent les miennes derrière chacun de mes pas, dans ma hâte de satisfaire mes besoins élémentaires comme l'eau, le pain, l'habit, le sommeil.

Le trouveur versifiait la vie car il en récoltait tous les fruits, les plus sucrés et les plus amers aussi, par brassées il remplissait sa besace et alors, à l'arrêt, sur le seuil hospitalier de quelques humains, il en ressortait l'essence neuve des mots frais sortis de l'âtre de son cœur et les humains les écoutaient comme les oracles sortis d'une arche douée de raison.

Les égarés devenaient naufragés volontaires et l'arche le sanctuaire maternel de leur pays où, désormais, ils prenaient des noms de capitaines pour enseigner à leurs rejetons les nobles manières pour atteindre le beau.

Le trouveur n'avait pas non plus accepté de troquer son âne contre une machine à bruits puante qui défonce les paysages et fait fuir les oiseaux. Il a préféré l'éternel amour à l'éphémère progrès.

Il a marché à pied comme marchait l'humaine déchaussée. Alors, il a gueulé comme je gueule aussi, après les gens qui se sont laissé passer le licou, et qui ont vendu leur intelligence pour une idée à la mode, et qui courtisent des fantômes, idoles des cupides que la malice inspire.

Mais que faire quand on a que sa gueule et ses deux bras pour battre l'air ? Que faire quand la raison sans cœur enferme les mots et sort les armes ? Que faire quand l'égaré accuse ses guides de l'avoir perdu ? Que faire ?

Des poèmes ! Des poèmes neufs qui naissent de la source d'un cœur libre, dont les mots sont l'eau de la bouche et que la langue clapote en les éjectant !

Dire le dernier dire que - si l'on ne l'a pas entendu, les ténèbres s'épaissiront et allongeront la nuit qui paraît déjà interminable.

Le dernier voyage, le dernier pas avant la victoire sur son temps, qui n'aura jamais fatigué les marches des valeureux et, au matin suivant, se lève un pays mêlant ses gestes aux rayons du Soleil infini.

Et pourtant il brûle le désir que l'on réprouve tandis que la Lune adoucirait la rugueuse caresse des guerres contre soi-même.

Et le trouveur allume sa pipe de haschich, pour se cacher derrière l'écran de fumée de son siècle. Son siècle traversé des lumières qui ne brillent que sur les étoiles méritées des héros, une nuit à jamais blanche, où le veilleur - le poète, entretient le feu de l'amitié, le feu autour duquel se partage l'eau, le pain, l'habit et le sommeil.

Poète ! Tu m'écoutes, je suis assis près de toi dans la lumière des flammes et je parle comme pour me prouver ta présence, car mon chagrin est immense et menace de me noyer plus loin.

Au bout de mon souffle, y aurait-il une joie ? Oui, tu me dis oui, oui, à la fin du poème tu auras créé un Univers où les pays étrangers vont ensemble faire une terre d'exil pour ceux qui ont échoué dans le silence absolu de la modernité, tandis que les poètes se relèveront de leur échouage après que leur sentiment ait migré dans leur poème.

Mais qui écoute avec moi les vers étranges de ce poète ? Les anciens à l'oreille curieuse et doués de parole; les anciens qui transforment tes dires en parlure familière, et les nouveaux mondes - enfants qui imitent les ancêtres, en mimant leurs mots et chantant leur naïve joie - à laquelle ils ajoutent les gestes des travailleurs en route sur tous les chemins qui se feront dans ce jour.

Dans le dernier voyage d'un trouveur, ma parole n'est plus prisonnière, mes mots sont choisis, ma lecture est sereine.

Par ma fenêtre j'entends le bruit de la place publique rendue aux marchands et je tends l'oreille, je ne perçois que des paroles essoufflées, des murmures enfantins éteints, des cris de gorges serrées, et, et le silence pesant du bruit assourdissant de la machine qui produit des signaux de rassemblement, des hurlements de sirènes, des avertisseurs de charges, comme si plusieurs troupeaux se croisaient, allant vers des destinations reconnues seulement par des intelligences muettes.

La nature bout de tant d'embrassements que j'allume un contre feu pour éteindre cet incendie ultime. C'est le début de mon voyage, les premiers gestes de mon poème d'aujourd'hui, les premiers mots de ma vie.

Après le dernier voyage d'un trouveur en poésie.

Pierre Marcel Montmory - trouveur

VOYAGE SOLITAIRE

Lorsque j'arriverai chez toi, prépare un feu de rêves
Les nouvelles que j'apporte je les lirai au coin de ton œil
Remplis ta cruche d'eau douce pour mes oliviers bavards
Et tu rompras une galette d'orge pour ma faim curieuse
Même si tu n'as rien attends-moi tranquille sur ton seuil
Dans ma marche j'aurai ramassé le meilleur des nectars

J'allonge mon pas lourd de certitudes dans les cailloux
Sur la peau du dos des montagnes ravagées de sources
Je mène mon troupeau de verbes serrés dans mon sac
Mon bâton de marche pousse la ligne de l'horizon fou
Sur les côtés de mon sentier se tiennent les crocs des ours
Ma dernière heure mon ombre me suit comme un pacte

Je vais porter parole aux habitants des cavernes
Qui ne sont pas sortis de ces repaires de la terre
Où mûrissent les grains de blé dur quand le ciel est tendre
Et à ces buveurs de lait ignorants tout des tavernes
Je ferai voir tout l'invisible caché sur la terre
Qu'ils soupçonnent de vouloir toujours leur apprendre

Qui de loin me fera signe franc m'espérant de son seuil
Que d'autres portes se refuseront comme vent claque
La tendre pierre finit par s'user mais la nature dure
Que je lui apporte nouvelle naissance ou vieux deuil
Qu'il m'offre le peu qu'il possède ou montre ses trésors
L'hospitalier polit son cœur le sauvage perdure

Maintenant loin du départ et toujours arrivant le soir
Le premier feu allumé et l'ombre qui s'habille en noir
Je surgis entre les pierres empilées des logis muets
Entre les cris des bêtes et les voix des humains sujets
Que j'interroge leur porte honoré d'indifférence
Ma dignité me laisse entrevoir l'aimable chance

Me sourit une antique connaissance hôtelière
Sinon je passe le gué et file loin des barrières
Et me loge dans un creux affable pour ma fatigue
Et du moins sans paroles me laisse manger des figues
Je digère ma nuit à la table des étoiles en fête
Ou subit l'affreux temps de la disette des défaites

Quand je suis l'hôte d'un ami reconnu par son accueil
Joyeux je flambe au feu ses paroles et recueille
Les braises brûlantes de son journal extraordinaire
Des dons merveilleux de son grand et humble ordinaire
Ma curiosité s'excite par des questions muettes
Que mon hôte devine et satisfait mes requêtes

Plus fort que moi le sentiment remonte des profondeurs
Et soudain je me mets à parler comme à mon heure
Où sans plus tarder je dis ce que je me sens devoir
Dire pendant qu'il est encore le temps de dresser mémoire
Que mes hôtes d'un instant profitent de mes récoltes
Que j'ai dument engrangées pour nourrir le sang désinvolte

Les pierres sont à l'humain ce que la pierre est à l'eau
Et le bon grain murit comme l'apprêt du parfait levain
Des mains travailleuses d'une payse au four du pays
Les hommes distribuent le pain à tous comme bien il faut
Vivre et mourir et naître sans peur ici et demain
Le plein chant d'amour des friches humaines a jailli

Avant l'aube le jour tend son poing dans un coin de la nuit
La rumeur inquiète tapie dans les collines humides
Et le vent capricieux retenant son souffle échaudé
Comme si tout devait commencer maintenant tel un ennui
Logé dans le cœur des pierres un poison apatride
Coule dans les veines de cette terre ravaudée

Et soudain il pleut du fer rougi et coule le sang noir
Les gestes déréglés des hommes et la parole muette
Des bouches qui se tordent et mordent leurs lèvres
Des ombres coupantes et des lames d'éclairs un drap noir
Recouvre d'encre l'horreur établie et les amulettes
Des chiens sans collier étonnés de brûler de fièvre

Comment les hommes d'ici n'avaient pas cru les remous
Dans l'eau des sources claires dans la boue des marais
Les tourbillons des vents le lait où le marc du café
Non le temps leur donnait la santé et l'éternel fou
Qui suffisait à leur contentement chaque jour fait
Sans qu'il ne fut jamais possible un seul autodafé

Pour le temps haché par le fer et la patience des vers
Aucun n'avait jamais fait cauchemar inouï de cette boue
Qui recouvrait mal le bonheur des simples ignorés
Faciles à rayer des cartes au temps des affaires
Des étrangers étant surgis de l'innommable trou
Pour se gaver d'or noir et hisser leur drapeau déshonoré

Ils avaient avec eux la confiance bornée au plus haut
Et les armées de pauvres convoyaient les butins
Aux châteaux qu'ils construisaient en pierres et en sueur
Ils figuraient à l'heure des supplices témoins par défaut
Et gagnaient des tours au manège des tristes putains
Et les meilleurs remerciaient leurs bourreaux en quatrains

Terres usées jusqu'au sable et sources taries de l'envie
Les hordes de déshérités filaient la ligne dure
De chaque côté de l'horizon l'errance les menait
D'une frontière à l'autre pour rançonner leur vie
D'un bout de haillon ils faisaient une digne voilure
Pour qu'on les vit de loin disparaître à jamais

Pays effacés sous les voies commerciales goudronnées
Pays volés aux souvenirs à la mémoire perdue
Sans billet de retour toujours en avant de la mort
Peuples vagabonds des crépuscules abandonnés
Sans sépulture qu'une couverture de terre nue
Ils vont, par millions, faire l'article au pied du veau d'or

On appelle sa vie la chance quand on est du bon côté
La balance est truquée le ventre à peu près plein
Les nuages ne tombent pas sur les têtes numérotées
Ah vraiment il fait bon survivre sans se faire botter
On consomme sa misère sans tirer sur ses liens
Et si on se tait le cerveau bien vide on peut roter

Seulement le soir revient avec son cortège d'ombres
Le sommeil agité par un souffle sur la braise des ruines
Nous entraine au pays gras dans les bras des mères
Et tous les enfants qui ne se comptent plus en nombre
Appellent leurs pères quand la peur de naître culmine
Et les rêves soudain reprennent et l'utopie prospère

Pourquoi l'aube pour les veilleurs et le jour pour les morts
Sur la poussière du vieux temps voici la boue du nouveau
Avec de quoi pétrir les mains feront sentir le pays
Sans plus de fatigue que celle de l'or qui dort
Avec qui tout le monde réalisera les travaux
Et alors quels beaux visages la carte de ces pays

Vous lirez ce poème sage pays d'un visage
Où les tempêtes ont fini par amener le beau temps
Avec la patience et le calme dans l'effort
Vous ne regretterez pas votre obligé passage
Qu'à l'arrivée pour votre départ vous aimerez d'autant
Que la muse jamais ne dort l'amour jamais mort

Alors je suis revenu au pays plat l'assiette vide
Pas un grelot de sous sonnant dans l'écuelle du refus
Et les vallées et les montagnes déchaînaient leurs vagues
Et s'engouffraient dans l'abîme du ciel rouge éventré
Aucune ancre de bras ne retenait plus aucun surplus
Et la récolte était poussière de sueur et cris muets

Hommes quittent les ombres femmes lâchent les cruches
Fœtus dégringolent l'abîme des crues diluviennes
Les tripes du monde vomies sur le sol bétonné
Voici le saint profit des pères poussant leurs fils
Au crime signé d'un billet d'absolution pour bénéfices
Que le dieu Argent repu verse dans la bourse d'un temple

Sommes-nous venus ici seulement pour compter les jours
Suis-je le troupeau apathique ou suis-je moi-même clique
Compté-je plus que mes doigts et l'alphabet des abeilles
Que mon miel serait bon tant que je verrai mille fleurs
Mon pain lèverait dans l'eau des sources salées de sueur
Tant j'entendrais le rossignol tant les oiseaux de nuit

Alors je suis reparti sans boussole à travers l'inconnu
J'ai traversé des forêts de griffes et des fleuves étrangleurs
Et jamais homme arrêté pour flairer l'immuable senteur
Que toujours me poursuivait une ombre en robe chagrine
Le vent d'un corps tiède sentant le musc et l'aubépine
Que je ne crois plus qu'en elle ma mie orpheline

Quel est ton nom à toi qui marche collé(e) à mon poème
Tu pousses mon épaule ou me tire par la manche
Gardant un cap que j'ai perdu me souvenant alors
De ma naissance au bord d'un fleuve où mon berceau
Dérive ayant quitté les bras innocents de mon être
Tu hisses ton voile épousant le vent qui me berce

Me voici sujet de l'illusion l'époux d'une chimère
Je débarque de ma galère fantôme pour échouer
Sur les quais des villes des solitudes emmurées
Et ton ombre douce a disparue dans le bitume
Dans le noir je crache mon infortune errance
La force verse sa lumière le Soleil disparaît

Ô, mes amis, qui habitez mon cœur, voyez, je pleure
Sans larmes mouillées ne pas me faire voir des ennemis
Car dans les cités je sens bien la jalousie de l'ennui
Qui cherche ses proies et les broie et coule le ciment
Désespoir pour distribuer ses illusions payantes
Je n'ai pas cent sous pour m'offrir un rire sur ma faim

Je suis libre et j'apprends à tenir haut en estime
Le refus poli l'indifférence mesquine le mépris
Ce qui est cousu dans les songes habillant les humains
Qui me ramène à moi accompagne ma solitude
Je suis sûr maintenant je cherche ma mie qui me cherche
Et tous sans un jour oublié partageons notre dèche

Le pays est de tous les côtés où tu regardes
Ne cherche plus trouve en plein ce qui fait une grâce
Dans un jour gris une menace un pari perdu
La beauté que tu peux voir tu l'as inventée sans orgueil
La faim est comblée sitôt que tu la nourris avec peu
La quantité de toi-même donne le curieux goût

Alors sur la ligne départ j'arrive de bon pied
Mets du vent dans mes souliers la gueuse peut gambiller
Je lui paierai Pampelune et un bon oreiller
Quand elle aura chanté j'embrasserai sa gorge nue
Elle m'appellera son prince me contera ses châteaux
Je couvrirai son sommeil de mon plus bel oripeau

LA PIERRE SANS NOM

Le vent d'éternité use la pierre dans le sable des vanités.
Poussières devenues vent jalousent les durs rochers.
L'eau de la bouche caresse l'instant envieux des mots ciselés au fronton des monuments.
L'humain n'a qu'une main pour humer l'écume de sa vie.
Et toutes les pierres nommées roulent entre les rochers indifférents et le mépris du sable.
Exilé involontaire sur la planète Terre : comme une pierre anonyme, le silence de la destinée se trouve à l'intérieur de cette île, le plus beau pays dans l'Univers.
Pierre précieuse, joyau unique, le cœur du pays où il fait si bon de vivre, où toute parole est bonne prise à sa source.
Une pierre sans nom qui prend le monde pour habit de voyage.
Peu importe le rocher de son départ, la pierre est un morceau d'étoile dans le lit du rêveur.
Aux matins de l'éveillé, la route, la maison et la tombe, ou peut-être bien une fronde.
Pierre taillée par la langue pour trouver l'écriture, l'anonyme signe son passage à l'éternité.
Et si la pierre rejoint l'abîme, une autre se présente à portée de la main de l'égaré.
Et toutes les pierres du voyage faites pour la durée sont dépassées par les vents tournants de la destinée.
Passant, fabrique des haltes imaginaires pour y déposer des vanités !
La pierre n'est pas mensongère, elle n'est qu'une pierre, un banal caillou dans le soulier d'un humain souffrant, en marche, et venu sur la Terre visiter ses territoires d'exil.
Un humain qui a pour vivre, les sens allumés et la raison brûlante; et il ne lui reste du voyage que le sentiment profond de la joie d'être aimé, pour rien.

Une pierre dans la main d'un humain devient une pierre nommée.
Un humain sans pierre n'a jamais échoué sur les rives de l'entendement.
Un humain sans pierre n'a jamais roulé jusqu'à la tombe.
Être une pierre sans nom et avoir le vent pour soi, voilà toute joie.
Et me voici ! Suis-je venu pour rien ? Suis-je aimé sans raison ? Perdu sans intérêts ?
Pierre, y es-tu ?

Postface :

Que personne ne fasse le portrait de l'auteur d'après ces paroles car, s'il éprouve de la compassion pour l'humanité, il n'est qu'un artisan écrivain et c'est donc son métier de fabriquer des ouvrages sur commande de son inspiration et les muses qui chérissent son génie depuis le berceau ajoutent la fantaisie pour nous charmer.

L'auteur inspiré,

Pierre Marcel Montmory
poesielavie@gmail.com

Couverture : composition de pierres du mont Safoon en Syrie
par **Nizar Ali BADR**, sculpteur de Lattaquié

PIERRE MARCEL MONTMORY

VOYAGE SOLITAIRE

La muse jamais ne dort,
L'amour jamais mort.

ROMAN PARLÉ

www.poesielavie.com